

La Tapisserie de Notre-Dame

Charles Péguy

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Présentation de Paris à Notre-Dame

Etoile de la mer, voici la lourde nef
Où nous ramons tout nuds sous vos commandements ;
Voici notre détresse et nos désarmements ;
Voici le quai du Louvre, et l'écluse, et le bief.
Voici notre appareil et voici notre chef.
C'est un gars de chez nous qui siffle par moments.
Il n'a pas son pareil pour les gouvernements.
Il a la tête dure et le geste un peu bref.
Reine qui vous levez sur tous les océans,
Vous penserez à nous quand nous serons au large.
Aujourd'hui c'est le jour d'embarquer notre charge.
Voici l'énorme grue et les longs meuglements.
S'il fallait le charger de nos pauvre vertus,
Ce vaisseau s'en irait vers votre auguste seuil
Plus creux que la noisette après que l'écureuil
L'a laissée retomber de ses ongles pointus.
Nuls ballots n'entreraient par les panneaux béants,
Et nous arriverions dans la mer de Sargasse
Traînant cette inutile et grotesque carcasse
Et les Anglais diraient : ils n'ont rien mis dedans.
Mais nous saurons l'emplir et nous vous le jurons
Il sera le plus beau dans cet illustre port
La cargaison ira jusque sur le plat-bord
Et quand il sera plein nous le couronnerons.
Nous n'y chargerons pas notre pauvre maïs,
Mais de l'or et du blé que nous emporterons.

Et il tiendra la mer : car nous le chargerons
Du poids de nos péchés payés par votre Fils.

q

Paris vaisseau de charge

Double vaisseau de charge aux deux rives de Seine,
Vaisseau de pourpre et d'or, de myrrhe et de cinname,
Vaisseau de blé, de seigle, et de justesse d'âme,
D'humilité, d'orgueil, et de simple verveine ;
Nos pères t'ont comblé d'une si longue peine,
Depuis mille et mille ans que tu viens à la lame,
Que nulle cargaison n'est si lourde à la rame,
Et que nul bâtiment n'a la panse aussi pleine
Mais nous apporterons un regret si sévère,
Et si nourri d'honneur, et si creusé de flamme,
Que le chef le prendra pour un sac de prière,
Et le fera hisser jusque sous l'oriflamme,
Navire appareillé sous Septime Sévère,
Double vaisseau de charge aux pieds de Notre Dame.

q

Paris double galère

Depuis le Point-du-Jour jusqu'aux cèdres bibliques
Double galère assise au long du grand bazar,

Et du grand ministère, et du morne alcazar,
Parmi les deuils privés et les vertus publiques ;
Sous les quatre-vingts rois et les trois Républiques,
Et sous Napoléon, Alexandre et César,
Nos pères ont tenté le centuple hasard,
Fidèlement courbés sur tes rames obliques.
Et nous prenant leur place au même banc de chêne,
Nous ramerons des reins, de la nuque, de l'âme,
Pliés, cassés, meurtris, saignants sous notre chaîne ;
Et nous tiendrons le coup, rivés sur notre rame,
Forçats fils de forçats aux deux rives de Seine,
Galériens couchés aux pieds de Notre Dame.

q

Paris vaisseau de guerre

Double vaisseau de ligne au long des colonnades,
Autrefois bâtiment au centuple sabord,
Aujourd'hui lourde usine, énorme coffre-fort
Fermé sur le secret des sourdes canonnades.
Nos pères t'ont dansé de chaudes sérénades,
Ils t'ont fleuri du sang de la plus belle mort,
Quand au gaillard d'avant vers l'un et l'autre bord
Bondissait le troupeau des graves caronades.
Mais nous apporterons à tes destins géants
Un cœur si sérieux et si brûlé de flamme,
Un cœur si curieux de tous les océans,
Soldats fils de soldats sous la même oriflamme,

Qu'on nous mettra valets de tes canons béants,
Monstres verts accroupis aux pieds de Notre Dame.

q

Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres

Etoile de la mer voici la lourde nappe
Et la profonde houle et l'océan des blés
Et la mouvante écume et nos greniers comblés,
Voici votre regard sur cette immense chape
Et voici votre voix sur cette lourde plaine
Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés,
Voici le long de nous nos poings désassemblés
Et notre lassitude et notre force pleine.
Etoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre illustre cour,
Et voici le plateau de notre pauvre amour,
Et voici l'océan de notre immense peine.
Un sanglot rôde et court par-delà l'horizon.
A peine quelques toits font comme un archipel.
Du vieux clocher retombe une sorte d'appel.
L'épaisse église semble une basse maison.
Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.
De loin en loin surnage un chapelet de meules,
Rondes comme des tours, opulentes et seules
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.
Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre

Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.
Mille ans de votre grâce on fait de ces travaux
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire.
Vous nous voyez marcher sur cette route droite,
Tout poudreux, tout crottés, la pluie entre les dents.
Sur ce large éventail ouvert à tous les vents
La route nationale est notre porte étroite.
Nous allons devant nous, les mains le long des poches,
Sans aucun appareil, sans fatras, sans discours,
D'un pas toujours égal, sans hâte ni recours,
Des champs les plus présents vers les champs les plus proches.
Vous nous voyez marcher, nous sommes la piétaille.
Nous n'avançons jamais que d'un pas à la fois.
Mais vingt siècles de peuple et vingt siècles de rois,
Et toute leur séquelle et toute leur volaille
Et leurs chapeaux à plume avec leur valetaille
Ont appris ce que c'est que d'être familiers,
Et comme on peut marcher, les pieds dans ses souliers,
Vers un dernier carré le soir d'une bataille.
Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau,
Dans le recourbement de notre blonde Loire,
Et ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire
N'est là que pour baiser votre auguste manteau.
Nous sommes nés au bord de ce vaste plateau,
Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse,
Et la Loire coulante et souvent limoneuse
N'est là que pour laver les pieds de ce coteau.
Nous sommes nés au bord de votre plate Beauce
Et nous avons connu dès nos plus jeunes ans
Le portail de la ferme et les durs paysans

Et l'enclos dans le bourg et la bêche et la fosse.
Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate
Et nous avons connu dès nos premiers regrets
Ce que peut recéler de désespoirs secrets
Un soleil qui descend dans un ciel écarlate
Et qui se couche au ras d'un sol inévitable
Dur comme une justice, égal comme une barre,
Juste comme une loi, fermé comme une mare,
Ouvert comme un beau socle et plan comme une table.
Un homme de chez nous, de la glèbe féconde
A fait jaillir ici d'un seul enlèvement,
Et d'une seule source et d'un seul portement,
Vers votre assomption la flèche unique au monde.
Tour de David voici votre tour beauceronne.
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
Vers un ciel de clémence et de sérénité,
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.
Un homme de chez nous a fait ici jaillir,
Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix,
Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois,
La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.
C'est la gerbe et le blé qui ne périra point,
Qui ne fanera point au soleil de septembre,
Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre,
C'est votre serviteur et c'est votre témoin.
C'est la tige et le blé qui ne pourrira pas,
Qui ne flétrira point aux ardeurs de l'été,
Qui ne moisira point dans un hiver gâté,
Qui ne transira point dans le commun trépas.
C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,

La plus haute oraison qu'on ait jamais portée,
La plus droite raison qu'on ait jamais jetée,
Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute.
Celle qui ne mourra le jour d'aucunes morts,
Le gage et le portrait de nos arrachements,
L'image et le tracé de nos redressements,
La laine et le fuseau des plus modestes sorts.
Nous arrivons vers vous du lointain Parisis.
Nous avons pour trois jours quitté notre boutique,
Et l'archéologie avec la sémantique,
Et la maigre Sorbonne et ses pauvres petits.
D'autres viendront vers vous du lointain Beauvaisis.
Nous avons pour trois jours laissé notre négoce,
Et la rumeur géante et la ville colosse,
D'autres viendront vers vous du lointain Cambrésis.
Nous arrivons vers vous de Paris capitale.
C'est là que nous avons notre gouvernement,
Et notre temps perdu dans le lanternement,
Et notre liberté décevante et totale.
Nous arrivons vers vous de l'autre Notre-Dame,
De celle qui s'élève au cœur de la cité,
Dans sa royale robe et dans sa majesté,
Dans sa magnificence et sa justesse d'âme.
Comme vous commandez un océan d'épis,
Là-bas vous commandez un océan de têtes,
Et la moisson des deuils et la moisson des fêtes
Se couche chaque soir devant votre parvis.
Nous arrivons vers vous du noble Hurepoix.
C'est un commencement de Beauce à notre usage,
Des fermes et des champs taillés à votre image,

Mais coupés plus souvent par des rideaux de bois,
Et coupés plus souvent par de creuses vallées
Pour l'Yvette et la Bièvre et leurs accroissements,
Et leurs savants détours et leurs dégagements,
Et par les beaux châteaux et les longues allées.
D'autres viendront vers vous du noble Vermandois,
Et des vallonnements de bouleaux et de saules.
D'autres viendront vers vous des palais et des geôles.
Et du pays picard et du vert Vendômois.
Mais c'est toujours la France, ou petite ou plus grande,
Le pays des beaux blés et des encadrements,
Le pays de la grappe et des ruissellements,
Le pays de genêts, de bruyère, de lande.
Nous arrivons vers vous du lointain Palaiseau
Et des faubourgs d'Orsay par Gometz-le-Châtel,
Autrement dit Saint-Clair ; ce n'est pas un castel ;
C'est un village au bord d'une route en biseau.
Nous avons débouché, montant de ce coteau,
Sur le ras de la plaine et sur Gometz-la-Ville
Au-dessus de Saint-Clair ; ce n'est pas une ville ;
C'est un village au bord d'une route en plateau.
Nous avons descendu la côte de Limours.
Nous avons rencontré trois ou quatre gendarmes.
Ils nous ont regardé, non sans quelques alarmes,
Consulter les poteaux aux coins des carrefours.
Nous avons pu coucher dans le calme Dourdan.
C'est un gros bourg très riche et qui sent sa province.
Fiers nous avons longé, regardés comme un prince,
Les fossés du château coupés comme un redan.
Dans la maison amie, hôtesse et fraternelle

On nous a fait coucher dans le lit du garçon.
Vingt ans de souvenirs étaient notre échanson.
Le pain nous fut coupé d'une main maternelle.
Toute notre jeunesse était là solennelle.
On prononça pour nous le Bénédicité.
Quatre siècles d'honneur et de fidélité
Faisaient des draps du lit une couche éternelle.
Nous avons fait semblant d'être un gai pèlerin
Et même un bon vivant et d'aimer les voyages,
Et d'avoir parcouru cent trente-et-un bailliages,
Et d'être accoutumés d'être sur le chemin.
La clarté de la lampe éblouissait la nappe.
On nous fit visiter le jardin potager.
Il donnait sur la treille et sur un beau verger.
Tel fut le premier gîte et la tête d'étape.
Le jardin était clos dans un coude de l'Orge.
Vers la droite il donnait sur un mur bocager
Surmonté de rameaux et d'un arceau léger.
En face un maréchal, et l'enclume, et la forge.
Nous nous sommes levés ce matin devant l'aube.
Nous nous sommes quittés après les beaux adieux.
Le temps s'annonçait bien. On nous a dit tant mieux.
On nous a fait goûter de quelque bœuf en daube,
Puisqu'il est entendu que le bon pèlerin
Est celui qui boit ferme et tient sa place à table,
Et qu'il n'a pas besoin de faire le comptable,
Et que c'est bien assez de se lever matin.
Le jour était en route et le soleil montait
Quand nous avons passé Sainte-Mesme et les autres.
Nous avancions déjà comme deux bons apôtres.

Et la gauche et la droite était ce qui comptait.
Nous sommes remontés par le Gué de Longroy.
C'en est fait désormais de nos atermoiements,
Et de l'iniquité des dénivellements :
Voici la juste plaine et le secret effroi
De nous trouver tout seuls et voici le charroi
Et la roue et les bœufs et le joug et la grange,
Et la poussière égale et l'équitable fange
Et la détresse égale et l'égal désarroi.
Nous voici parvenus sur la haute terrasse
Où rien ne cache plus l'homme de devant Dieu,
Où nul déguisement ni du temps ni du lieu
Ne pourra nous sauver, Seigneur, de votre chasse.
Voici la gerbe immense et l'immense liasse,
Et le grain sous la meule et nos écrasements,
Et la grêle javelle et nos renoncements,
Et l'immense horizon que le regard embrasse.
Et notre indignité cette immuable masse,
Et notre basse peur en un pareil moment,
Et la juste terreur et le secret tourment
De nous trouver tout seuls par devant votre face.
Mais voici que c'est vous, reine de majesté,
Comment avons-nous pu nous laisser décevoir,
Et marcher devant vous sans vous apercevoir.
Nous serons donc toujours ce peuple inconcerté.
Ce pays est plus ras que la plus rase table.
A peine un creux du sol, à peine un léger pli.
C'est la table du juge et le fait accompli,
Et l'arrêt sans appel et l'ordre inéluctable.
Et c'est le prononcé du texte insurmontable,

Et la mesure comble et c'est le sort empli,
Et c'est la vie étale et l'homme enseveli,
Et c'est le héraut d'arme et le sceau redoutable.
Mais vous apparaissez, reine mystérieuse.
Cette pointe là-bas dans le moutonnement
Des moissons et des bois et dans le flottement
De l'extrême horizon ce n'est point une yeuse,
Ni le profil connu d'un arbre interchangeable.
C'est déjà plus distante, et plus basse, et plus haute,
Ferme comme un espoir sur la dernière côte,
Sur le dernier coteau la flèche inimitable.
D'ici vers vous, ô reine, il n'est plus que la route.
Celle-ci nous regarde, on en a bien fait d'autres.
Vous avez votre gloire et nous avons les nôtres.
Nous l'avons entamée, on la mangera toute.
Nous savons ce que c'est qu'un tronçon qui s'ajoute
Au tronçon déjà fait et ce qu'un kilomètre
Demande de jarret et ce qu'il faut en mettre :
Nous passerons ce soir par le pont et la voûte
Et ce fossé profond qui cerne le rempart.
Nous marchons dans le vent coupés par les autos.
C'est ici la contrée imprenable en photos,
La route nue et grave allant de part en part.
Nous avons eu bon vent de partir dès le jour.
Nous coucherons ce soir à deux pas de chez vous,
Dans cette vieille auberge où pour quarante sous
Nous dormirons tout près de votre illustre tour.
Nous serons si fourbus que nous regarderons,
Assis sur une chaise auprès de la fenêtre,
Dans un écrasement du corps et de tout l'être,

Avec des yeux battus, presque avec des yeux ronds,
Et les sourcils haussés jusque dedans nos fronts,
L'angle une fois trouvé par un seul homme au monde,
Et l'unique montée ascendante et profonde,
Et nous serons recrus et nous contemplerons.
Voici l'axe et la ligne et la géante fleur.
Voici la dure pente et le contentement.
Voici l'exactitude et le consentement.
Et la sévère larme, ô reine de douleur.
Voici la nudité, le reste est vêtement.
Voici le vêtement, tout le reste est parure.
Voici la pureté, tout le reste est souillure.
Voici la pauvreté, le reste est ornement.
Voici la seule force et le reste est faiblesse.
Voici l'arête unique et le reste est bavure.
Et la seule noblesse et le reste est ordure.
Et la seule grandeur et le reste est bassesse.
Voici la seule foi qui ne soit point parjure.
Voici le seul élan qui sache un peu monter.
Voici le seul instant qui vaille de compter.
Voici le seul propos qui s'achève et qui dure.
Voici le monument, tout le reste est doublure.
Et voici notre amour et notre entendement.
Et notre port de tête et notre apaisement.
Et le rien de dentelle et l'exacte moulure.
Voici le beau serment, le reste est forfaiture.
Voici l'unique prix de nos arrachements,
Le salaire payé de nos retranchements.
Voici la vérité, le reste est imposture.
Voici le firmament, le reste est procédure.

Et vers le tribunal voici l'ajustement.
Et vers le paradis voici l'achèvement.
Et la feuille de pierre et l'exacte nervure.
Nous resterons cloués sur la chaise de paille.
Et nous n'entendrons pas et nous ne verrons pas
Le tumulte des voix, le tumulte des pas,
Et dans la salle en bas l'innocente ripaille.
Ni les rouliers venus pour le jour du marché.
Ni la feinte colère et l'éclat des jurons :
Car nous contemplerons et nous méditerons
D'un seul embrassement la flèche sans péché.
Nous ne sentirons pas ni nos faces raidies,
Ni la faim ni la soif ni nos renoncements,
Ni nos raides genoux ni nos raisonnements,
Ni dans nos pantalons nos jambes engourdies.
Perdus dans cette chambre et parmi tant d'hôtels,
Nous ne descendrons pas à l'heure du repas,
Et nous n'entendrons pas et nous ne verrons pas
La ville prosternée au pied de vos autels.
Et quand se lèvera le soleil de demain,
Nous nous réveillerons dans une aube lustrale,
A l'ombre des deux bras de votre cathédrale,
Heureux et malheureux et perclus du chemin.
Nous venons vous prier pour ce pauvre garçon
Qui mourut comme un sot au cours de cette année,
Presque dans la semaine et devers la journée
Où votre fils naquit dans la paille et le son.
O Vierge, il n'était pas le pire du troupeau.
Il n'avait qu'un défaut dans sa jeune cuirasse.
Mais la mort qui nous piste et nous suit à la trace

A passé par ce trou qu'il s'est fait dans la peau.
Il était né vers nous dans notre Gâtinais.
Il commençait la route où nous redescendons.
Il gagnait tous les jours tout ce que nous perdons.
Et pourtant c'était lui que tu te destinais,
O mort qui fus vaincue en un premier caveau.
Il avait mis ses pas dans nos mêmes empreintes.
Mais le seul manquement d'une seule des craintes
Laissa passer la mort par un chemin nouveau.
Le voici maintenant dedans votre régence.
Vous êtes reine et mère et saurez le montrer.
C'était un être pur. Vous le ferez rentrer
Dans votre patronage et dans votre indulgence.
O reine qui lisez dans le secret du cœur,
Vous savez ce que c'est que la vie ou la mort,
Et vous savez ainsi dans quel secret du sort
Se coud et se découd la ruse du traqueur.
Et vous savez ainsi sur quel accent du chœur
Se noue et se dénoue un accompagnement,
Et ce qu'il faut d'espace et de déboisement
Pour laisser débouler la meute du piqueur.
Et vous savez ainsi dans quel recreux du port
Se prépare et s'achève un noble enlèvement,
Et par quel jeu d'adresse et de gouvernement
Se dérobe ou se fixe un illustre support.
Et vous savez ainsi sur quel tranchant du glaive
Se joue et se déjoue un épouvantement,
Et par quel coup de pouce et quel balancement
L'un des plateaux descend pour que l'autre s'élève.
Et ce que peut coûter la lèvre du moqueur,

Et ce qu'il faut de force et de recroisement
Pour faire par le coup d'un seul retournement
D'un vaincu malheureux un malheureux vainqueur.
Mère le voici donc, il était notre race,
Et vingt ans après nous notre redoublement.
Reine recevez-le dans votre amendement.
Où la mort a passé, passera bien la grâce.
Nous, nous retournerons par ce même chemin.
Ce sera de nouveau la terre sans cachette,
Le château sans un coin et sans une oubliette,
Et ce sol mieux gravé qu'un parfait parchemin.
Et nunc et in hora, nous vous prions pour nous
Qui sommes plus grands sots que ce pauvre gamin,
Et sans doute moins purs et moins dans votre main,
Et moins acheminés vers vos sacrés genoux.
Quand nous aurons joué nos derniers personnages,
Quand nous aurons posé la cape et le manteau,
Quand nous aurons jeté le masque et le couteau,
Veuillez vous rappeler nos longs pèlerinages.
Quand nous retournerons en cette froide terre,
Ainsi qu'il fut prescrit pour le premier Adam,
Reine de Saint-Chéron, Saint-Arnould et Dourdan,
Veuillez vous rappeler ce chemin solitaire.
Quand on nous aura mis dans une étroite fosse,
Quand on aura sur nous dit l'absoute et la messe,
Veuillez vous rappeler, reine de la promesse,
Le long cheminement que nous faisons en Beauce.
Quand nous aurons quitté ce sac et cette corde,
Quand nous aurons tremblé nos derniers tremblements,
Quand nous aurons raclé nos derniers raclements,

Veuillez vous rappelez votre miséricorde.
Nous ne demandons rien, refuge du pécheur,
Que la dernière place en votre Purgatoire,
Pour pleurer longuement notre tragique histoire,
Et contempler de loin votre jeune splendeur.

q

Les Cinq Prières dans la cathédrale de Chartres

I. Prière de résidence

O reine voici donc après la longue route,
Avant de repartir par ce même chemin,
Le seul asile ouvert au creux de votre main,
Et le jardin secret où l'âme s'ouvre toute.
Voici le lourd pilier et la montante voûte ;
Et l'oubli pour hier, et l'oubli pour demain ;
Et l'inutilité de tout calcul humain ;
Et plus que le péché, la sagesse en déroute.
Voici le lieu du monde où tout devient facile,
Le regret, le départ, même l'événement,
Et l'adieu temporaire et le détournement,
Le seul coin de la terre où tout devient docile,
Et même ce vieux cœur qui faisait le rebelle ;
Et cette vieille tête et ses raisonnements ;
Et ces deux bras raidis dans les casernements ;
Et cette jeune enfant qui faisait trop la belle.

Voici le lieu du monde où tout est reconnu,
Et cette vieille tête et la source des larmes ;
Et ces deux bras raidis dans le métier des armes ;
Le seul coin de la terre où tout soit contenu.
Voici le lieu du monde où tout est revenu
Après tant de départs, après tant d'arrivées.
Voici le lieu du monde où tout est pauvre et nu
Après tant de hasards, après tant de corvées.
Voici le lieu du monde et la seule retraite,
Et l'unique retour et le recueillement,
Et la feuille et le fruit et le défeuillement,
Et les rameaux cueillis pour cette unique fête.
Voici le lieu du monde où tout rentre et se tait,
Et le silence et l'ombre et la charnelle absence,
Et le commencement d'éternelle présence,
Le seul réduit où l'âme est tout ce qu'elle était.
Voici le lieu du monde où la tentation
Se retourne elle-même et se met à l'envers.
Car ce qui tente ici c'est la soumission ;
Et c'est l'aveuglement dans l'immense univers.
Et le déposement est ici ce qui tente,
Et ce qui vient tout seul est l'abdication,
Et ce qui vient soi-même et ce qui se présente
N'est ici que grandesse et présentation.
C'est la révolte ici qui devient impossible,
Et ce qui se présente est la démission.
Et c'est l'effacement qui devient invincible.
Et tout n'est que bonjour et salutation.
Ce qui partout ailleurs est une accession
N'est ici qu'un total et sourd abrasement.

Ce qui partout ailleurs est un entassement
N'est ici que bassesse et que dépression.
Ce qui partout ailleurs est une oppression
N'est ici que l'effet d'un noble écrasement.
Ce qui partout ailleurs est un empressement
N'est ici qu'héritage et que succession.
Ce qui partout ailleurs est une rude guerre
N'est ici que la paix d'un long délaissement.
Ce qui partout ailleurs est un affaissement
Est ici la loi même et la norme vulgaire.
Ce qui partout ailleurs est une âpre bataille
Et sur le cou tendu le couteau du boucher,
Ce qui partout ailleurs est la greffe et la taille
N'est ici que la fleur et le fruit du pêcher.
Ce qui partout ailleurs est la rude montée
N'est ici que descente et qu'aboutissement.
Ce qui partout ailleurs est la mer démontée
N'est ici que bonace et qu'établissement.
Ce qui partout ailleurs est une dure loi
N'est ici qu'un beau pli sous vos commandements.
Et dans la liberté de nos amendements
Une fidélité plus tendre que la foi.
Ce qui partout ailleurs est une obsession
N'est ici sous vos lois qu'une place rendue.
Ce qui partout ailleurs est une âme vendue
N'est ici que prière et qu'intercession.
Ce qui partout ailleurs est une lassitude
N'est ici que des clefs sur un humble plateau.
Ce qui partout ailleurs est la vicissitude
N'est ici qu'une vigne à même le coteau.

Ce qui partout ailleurs est la longue habitude
Assise au coin du feu les poings sous le menton,
Ce qui partout ailleurs est une solitude
N'est ici qu'un vivace et ferme rejeton.
Ce qui partout ailleurs est la décrépitude
Assise au coin du feu les poings sur les genoux
N'est ici que tendresse et que sollicitude
Et deux bras maternels qui se tournent vers nous.
Nous nous sommes lavés d'une telle amertume,
Etoile de la mer et des récifs salés,
Nous nous sommes lavés d'une si basse écume,
Etoile de la barque et des souples filets.
Nous avons délavé nos malheureuses têtes
D'un tel fatras d'ordure et de raisonnement,
Nous voici désormais, ô reine des prophètes,
Plus clairs que l'eau du puits de l'ancien testament.
Nous avons gouverné de si modestes arches,
Voile du seul vaisseau qui ne périra pas,
Nous avons consulté de si pauvres compas,
Arche du seul salut, reine des patriarches.
Nous avons consommé de si lointains voyages,
Nous n'avons plus de goût pour les pays étranges.
Reine des confesseurs, des vierges et des anges,
Nous voici retournés dans nos premiers villages.
On nous en a tant dit, ô reine des apôtres,
Nous n'avons plus de goût pour la péroraison.
Nous n'avons plus d'autels que ceux qui sont les vôtres,
Nous ne savons plus rien qu'une simple oraison.
Nous avons essuyé de si vastes naufrages,
Nous n'avons plus de goût pour le transbordement,

Nous voici revenus, au déclin de nos âges,
Etoile du seul Nord dans votre bâtiment.
Ce qui partout ailleurs est de dispersion
N'est ici que l'effet d'un beau rassemblement.
Ce qui partout ailleurs est un démembrement
N'est ici que cortège et que procession.
Ce qui partout ailleurs demande un examen
N'est ici que l'effet d'une pauvre jeunesse.
Ce qui partout ailleurs demande un lendemain
N'est ici que l'effet de soudaine faiblesse.
Ce qui partout ailleurs demande un parchemin
N'est ici que l'effet d'une pauvre tendresse.
Ce qui partout ailleurs demande un tour de main
N'est ici que l'effet d'une humble maladresse.
Ce qui partout ailleurs est un détraquement
N'est ici que justesse et que déclinaison.
Ce qui partout ailleurs est un baraquement
N'est ici qu'une épaisse et durable maison.
Ce qui partout ailleurs est la guerre et la paix
N'est ici que défaite et que reddition.
Ce qui partout ailleurs est de sédition
N'est ici qu'un beau peuple et dès épis épais.
Ce qui partout ailleurs est une immense armée
Avec ses trains de vivre et ses encombrements,
Et ses trains de bagage et ses retardements,
N'est ici que décence et bonne renommée.
Ce qui partout ailleurs est un effondrement
N'est ici qu'une lente et courbe inclinaison.
Ce qui partout ailleurs est de comparaison
Est ici sans pareil et sans redoublement.

Ce qui partout ailleurs est un accablement
N'est ici que l'effet de pauvre obéissance.
Ce qui partout ailleurs est un grand parlement
N'est ici que l'effet de la seule audience.
Ce qui partout ailleurs est un encadrement
N'est ici qu'un candide et calme reposoir.
Ce qui partout ailleurs est un ajournement
N'est ici que l'oubli du matin et du soir.
Les matins sont partis vers les temps révolus,
Et les soirs partiront vers le soir éternel,
Et les jours entreront dans un jour solennel,
Et les fils deviendront des hommes résolus.
Les âges rentreront dans un âge absolu,
Les fils retourneront vers le seuil paternel
Et raviront de force et l'amour fraternel
Et l'antique héritage et le bien dévolu.
Voici le lieu du monde où tout devient enfant,
Et surtout ce vieil homme avec sa barbe grise,
Et ses cheveux mêlés au souffle de la brise,
Et son regard modeste et jadis triomphant.
Voici le lieu du monde où tout devient novice,
Et cette vieille tête et ses lanternements,
Et ces deux bras raidis dans les gouvernements,
Le seul coin de la terre où tout devient complice,
Et même ce grand sot qui faisait le malin,
(C'est votre serviteur, ô première servante),
Et qui tournait en rond dans une orbe savante,
Et qui portait de l'eau dans le bief du moulin.
Ce qui partout ailleurs est un arrachement
N'est ici que la fleur de la jeune saison.

Ce qui partout ailleurs est un retranchement
N'est ici qu'un soleil au ras de l'horizon.
Ce qui partout ailleurs est un dur labourage
N'est ici que récolte et dessaisissement.
Ce qui partout ailleurs est le déclin d'un âge
N'est ici qu'un candide et cher vieillissement.
Ce qui partout ailleurs est une résistance
N'est ici que de suite et d'accompagnement ;
Ce qui partout ailleurs est un prosternement
N'est ici qu'une douce et longue obéissance.
Ce qui partout ailleurs est règle de contrainte
N'est ici que déclenche et qu'abandonnement ;
Ce qui partout ailleurs est une dure astreinte
N'est ici que faiblesse et que soulèvement.
Ce qui partout ailleurs est règle de conduite
N'est ici que bonheur et que renforcement ;
Ce qui partout ailleurs est épargne produite
N'est ici qu'un honneur et qu'un grave serment.
Ce qui partout ailleurs est une courbature
N'est ici que la fleur de la jeune oraison ;
Ce qui partout ailleurs est la lourde armature
N'est ici que la laine et la blanche toison.
Ce qui partout ailleurs serait un tour de force
N'est ici que simplesse et que délassement ;
Ce qui partout ailleurs est la rugueuse écorce
N'est ici que la sève et les pleurs du sarment
Ce qui partout ailleurs est une longue usure
N'est ici que renfort et que recroissement ;
Ce qui partout ailleurs est bouleversement
N'est ici que le jour de la bonne aventure.

Ce qui partout ailleurs se tient sur la réserve
N'est ici qu'abondance et que dépassement ;
Ce qui partout ailleurs se gagne et se conserve
N'est ici que dépense et que désistement.
Ce qui partout ailleurs se tient sur la défense
N'est ici que liesse et démantèlement ;
Et l'oubli de l'injure et l'oubli de l'offense
N'est ici que paresse et que bannissement.
Ce qui partout ailleurs est une liaison
N'est ici qu'un fidèle et noble attachement ;
Ce qui partout ailleurs est un encerclement
N'est ici qu'un passant dedans votre maison.
Ce qui partout ailleurs est une obédience
N'est ici qu'une gerbe au temps de fauchaison ;
Ce qui partout ailleurs se fait par surveillance
N'est ici qu'un beau foin au temps de fenaison.
Ce qui partout ailleurs est une forcerie
N'est ici que la plante à même le jardin ;
Ce qui partout ailleurs est une gagerie
N'est ici que le seuil à même le gradin.
Ce qui partout ailleurs est une rétorsion
N'est ici que détente et que désarmement ;
Ce qui partout ailleurs est une contraction
N'est ici qu'un muet et calme engagement.
Ce qui partout ailleurs est un bien périssable
N'est ici qu'un tranquille et bref dégagement ;
Ce qui partout ailleurs est un rengorgement
N'est ici qu'une rose et des pas sur le sable.
Ce qui partout ailleurs est un efforcement
N'est ici que la fleur de la jeune raison ;

Ce qui partout ailleurs est un redressement
N'est ici que la pente et le pli du gazon.
Ce qui partout ailleurs est une écorcherie
N'est ici qu'un modeste et beau dévêtement ;
Ce qui partout ailleurs est une affouillerie
N'est ici qu'un durable et sûr dépouillement.
Ce qui partout ailleurs est un raidissement
N'est ici qu'une souple et candide fontaine ;
Ce qui partout ailleurs est une illustre peine
N'est ici qu'un profond et pur jaillissement.
Ce qui partout ailleurs se querelle et se prend
N'est ici qu'un beau fleuve aux confins de sa source,
O reine et c'est ici que toute âme se rend
Comme un jeune guerrier retombé dans sa course.
Ce qui partout ailleurs est la route gravie,
O reine qui régnez dans votre illustre cour,
Etoile du matin, reine du dernier jour,
Ce qui partout ailleurs est la table servie,
Ce qui partout ailleurs est la route suivie
N'est ici qu'un paisible et fort détachement,
Et dans un calme temple et loin d'un plat tourment
L'attente d'une mort plus vivante que vie.

II. Prière de demande

Nous ne demandons pas que le grain sous la meule
Soit jamais replacé dans le cœur de l'épi,
Nous ne demandons pas que l'âme errante et seule
Soit jamais reposée en un jardin fleuri.
Nous ne demandons pas que la grappe écrasée
Soit jamais replacée au fronton de la treille,

Et que le lourd frelon et que la jeune abeille
Y reviennent jamais se gorger de rosée.
Nous ne demandons pas que la rosé vermeille
Soit jamais replacée aux cerceaux du rosier,
Et que le paneton et la lourde corbeille
Retourne vers le fleuve et redevienne osier.
Nous ne demandons pas que cette page écrite
Soit jamais effacée au livre de mémoire,
Et que le lourd soupçon et que la jeune histoire
Vienne remémorer cette peine prescrite.
Nous ne demandons pas que la tige ployée
Soit jamais redressée au livre de nature,
Et que le lourd bourgeon et la jeune nervure
Perce jamais l'écorce et soit redéployée.
Nous ne demandons pas que le rameau broyé
Reverdisse jamais au livre de la grâce,
Et que le lourd surgeon et que la jeune race
Rejaillisse jamais de l'arbre foudroyé.
Nous ne demandons pas que la branche effeuillée
Se tourne jamais plus vers un jeune printemps,
Et que la lourde sève et que le jeune temps
Sauve une cime au moins dans la forêt noyée.
Nous ne demandons pas que le pli de la nappe
Soit effacé devant que revienne le maître,
Et que votre servante et qu'un malheureux être
Soient libérés jamais de cette lourde chape.
Nous ne demandons pas que cette auguste table
Soit jamais resservie, à moins que pour un Dieu,
Mais nous n'espérons pas que le grand connétable
Chauffe deux fois ses mains vers un si maigre feu.

Nous ne demandons pas qu'une âme fourvoyée
Soit jamais replacée au chemin du bonheur.
O reine il nous suffit d'avoir gardé l'honneur
Et nous ne voulons pas qu'une aide apitoyée
Nous remette jamais au chemin de plaisance,
Et nous ne voulons pas qu'une amour soudoyée
Nous remette jamais au chemin d'allégeance,
O seul gouvernement d'une âme guerroyée,
Régente de la mer et de l'illustre port
Nous ne demandons rien dans ces amendements
Reine que de garder sous vos commandements
Une fidélité plus forte que la mort.

III. Prière de confidence

Nous ne demandons pas que cette belle nappe
Soit jamais repliée aux rayons de l'armoire,
Nous ne demandons pas qu'un pli de la mémoire
Soit jamais effacé de cette lourde chape.
Maîtresse de la voie et du raccordement,
O miroir de justice et de justesse d'âme,
Vous seule vous savez, ô grande notre Dame,
Ce que c'est que la halte et le recueillement.
Maîtresse de la race et du recroisement,
O temple de sagesse et de jurisprudence,
Vous seule connaissez, ô sévère prudence,
Ce que c'est que le juge et le balancement.
Quand il fallut s'asseoir à la croix des deux routes
Et choisir le regret d'avecque le remords,
Quand il fallut s'asseoir au coin des doubles sorts
Et fixer le regard sur la clef des deux voûtes,

Vous seule vous savez, maîtresse du secret,
Que l'un des deux chemins allait en contre-bas,
Vous connaissez celui que choisirent nos pas,
Comme on choisit un cèdre et le bois d'un coffret.
Et non point par vertu car nous n'en avons guère,
Et non point par devoir car nous ne l'aimons pas,
Mais comme un charpentier s'arme de son compas,
Par besoin de nous mettre au centre de misère,
Et pour bien nous placer dans l'axe de détresse,
Et par ce besoin sourd d'être plus malheureux,
Et d'aller au plus dur et de souffrir plus creux,
Et de prendre le mal dans sa pleine justesse.
Par ce vieux tour de main, par cette même adresse,
Qui ne servira plus à courir le bonheur,
Puissions-nous, ô régente, au moins tenir l'honneur,
Et lui garder lui seul notre pauvre tendresse.

IV. Prière de report

Nous avons gouverné de si vastes royaumes,
O régente des rois et des gouvernements,
Nous avons tant couché dans la paille et les chaumes,
Régente des grands gueux et des soulèvements.
Nous n'avons plus de goût pour les grands majordomes,
Régente du pouvoir et des renversements,
Nous n'avons plus de goût pour les chambardements,
Régente des frontons, des palais et des dômes.
Nous avons combattu de si ferventes guerres
Par-devant le Seigneur et le Dieu des armées,
Nous avons parcouru de si mouvantes terres,
Nous nous sommes acquis si hautes renommées.

Nous n'avons plus de goût pour le métier des armes,
Reine des grandes paix et des désarmements,
Nous n'avons plus de goût pour le métier des larmes,
Reine des sept douleurs et des sept sacrements.
Nous avons gouverné de si vastes provinces,
Régente des préfets et des procurateurs,
Nous avons lanterné sous tant d'augustes princes,
Reine des tableaux peints et des deux donateurs.
Nous n'avons plus de goût pour les départements,
Ni pour la préfecture et pour la capitale,
Nous n'avons plus de goût pour les embarquements,
Nous ne respirons plus vers la terre natale,
Nous avons encouru de si hautes fortunes,
O clef du seul honneur qui ne périra point,
Nous avons dépouillé de si basses rancunes,
Reine du témoignage et du double témoin.
Nous n'avons plus de goût pour les forfanteries,
Maîtresse de sagesse et de silence et d'ombre,
Nous n'avons plus de goût pour les argenteries,
O clef du seul trésor et d'un bonheur sans nombre.
Nous en avons tant vu, dame de pauvreté,
Nous n'avons plus de goût pour de nouveaux regards,
Nous en avons tant fait, temple de pureté,
Nous n'avons plus de goût pour de nouveaux hasards.
Nous avons tant péché, refuge du pécheur,
Nous n'avons plus de goût pour les atermoiements,
Nous avons tant cherché, miracle de candeur,
Nous n'avons plus de goût pour les enseignements.
Nous avons tant appris dans les maisons d'école,
Nous ne savons plus rien que vos commandements.

Nous avons tant failli par l'acte et la parole,
Nous ne savons plus rien que nos amendements.
Nous sommes ces soldats qui grognaient par le monde,
Mais qui marchaient toujours et n'ont jamais plié,
Nous sommes cette Eglise et ce faisceau lié,
Nous sommes cette race internelle et profonde.
Nous ne demandons plus de ces biens périssables,
Nous ne demandons plus vos grâces de bonheur,
Nous ne demandons plus que vos grâces d'honneur,
Nous ne bâtirons plus nos maisons sur ces sables.
Nous ne savons plus rien de ce qu'on nous a lu,
Nous ne savons plus rien de ce qu'on nous a dit.
Nous ne connaissons plus qu'un éternel édit,
Nous ne savons plus rien que votre ordre absolu.
Nous en avons trop pris, nous sommes résolus.
Nous ne voulons plus rien que par obéissance,
Et rester sous les coups d'une auguste puissance,
Miroir des temps futurs et des temps révolus.
S'il est permis pourtant que celui qui n'a rien
Puisse un jour disposer, et léguer quelque chose,
S'il n'est pas défendu, mystérieuse rose,
Que celui qui n'a pas reporte un jour son bien ;
S'il est permis au gueux de faire un testament,
Et de léguer l'asile et la paille et le chaume,
S'il est permis au roi de léguer le royaume,
Et si le grand dauphin prête un nouveau serment ;
S'il est admis pourtant que celui qui doit tout
Se fasse ouvrir un compte et porter un crédit,
Si le virement tourne et n'est pas interdit,
Nous ne demandons rien, nous irons jusqu'au bout.

Si donc il est admis qu'un humble débiteur
Puisse élever la voix pour ce qui n'est pas dû,
S'il peut toucher un prix quand il n'a pas vendu,
Et faire balancer par solde créditeur ;
Nous qui n'avons connu que vos grâces de guerre
Et vos grâces de deuil et vos grâces de peine,
(Et vos grâces de joie, et cette lourde plaine),
Et le cheminement des grâces de misère ;
Et la procession des grâces de détresse,
Et les champs labourés et les sentiers battus,
Et les cœurs lacérés et les reins courbatus,
Nous ne demandons rien, vigilante maîtresse.
Nous qui n'avons connu que votre adversité,
(Mais qu'elle soit bénie, ô temple de sagesse),
O veuillez reporter, merveille de largesse,
Vos grâces de bonheur et de prospérité.
Veuillez les reposer sur quatre jeunes têtes,
Vos grâces de douceur et de consentement,
Et tresser pour ces fronts, reine du pur froment,
Quelques épis cueillis dans la moisson des fêtes.

V. Prière de déférence

Tant d'amis détournés de ce cœur solitaire
N'ont point lassé l'amour ni la fidélité ;
Tant de dérobement et de mobilité
N'ont point découragé ce cœur involontaire.
Tant de coups de fortune et de coups de misère
N'ont point sonné le jour de la fragilité ;
Tant de malendurance et de brutalité
N'ont point laïcisé ce cœur sacramentaire.

Tant de fausse créance et tant de faux mystère
N'ont point lassé la foi ni la docilité ;
Tant de renoncements n'ont point débilité
Le sang du rouge cœur et le sang de l'artère.
Pourtant s'il faut ce jour dresser un inventaire
Que la mort devait seule et conclure et sceller ;
S'il faut redécouvrir ce qu'il fallait celer ;
Et s'il faut devenir son propre secrétaire ;
S'il faut s'instituer et son propre notaire
Et son propre greffier et son double témoin,
Et mettre le paraphe après le dernier point,
Et frapper sur le sceau le chiffre signataire ;
S'il faut fermer la clause et lier le contrat,
Et découper l'article avec le paragraphe,
Et creuser dans la pierre et graver l'épigraphe,
S'il faut s'instituer recteur et magistrat ;
S'il faut articuler ce nouveau répertoire
Sans nulle exception et sans atermoiement,
Et sans transcription et sans transbordement,
Et sans transgression et sans échappatoire ;
S'il faut sur ces débris dresser un nouveau code,
Et sur ces châtiments dresser un nouveau roi,
Et planter l'appareil d'une dernière loi,
Sans nul événement et sans nul épisode :
Nul ne passera plus le seuil de ce désert
Qui ne vous soit féal et ne vous soit fidèle,
Et nul ne passera dans cette citadelle
Qui n'ait donné le mot qu'on donne à mot couvert.
Nul ne visitera ce temple de mémoire,
Ce temple de mémoire et ce temple d'oubli,

Et cette gratitude et ce destin rempli,
Et ces regrets pliés aux rayons de l'armoire.
Nul ne visitera ce cœur enseveli
Qui ne se soit rangé dessous votre conduite
Et ne se soit perdu dans votre auguste suite
Comme une voix se perd dans un chœur accompli.
Et nulle n'entrera dans cette solitude
Qui ne vous soit sujette et ne vous soit servante
Et ne vous soit seconde et ne vous soit suivante,
Et nulle n'entrera dans cette servitude,
Et nul ne franchira le seuil de ce palais,
Et la porte centrale et le parvis de marbre,
Et la vasque et la source et le pourpris et l'arbre,
Qui ne soit votre esclave et l'un de vos valets.
Et nul ne passera dans cette plénitude
Qui ne soit votre fils et votre serviteur,
Comme il est votre serf et votre débiteur,
Et nul ne passera dans cette quiétude,
Pour l'amour le plus pur et le plus salutaire
Et le retranchement et le même regret,
Et nul ne passera le seuil de ce secret
Pour l'amour le plus dur et le plus statutaire,
Et l'amour le plus mûr et le plus plein de peine,
Et le plus plein de deuil et le plus plein de larmes,
Et le plus plein de guerre et le plus plein d'alarmes,
Et le plus plein de mort au seuil de cette plaine.
Et pour le plus gonflé du plus ancien sanglot,
Et pour le plus vidé de la vieille amertume,
Et pour le plus lavé de la plus basse écume,
Et pour le plus gorgé du plus antique flot.

Et pour le plus pareil à cette lourde grappe,
Et pour le plus astreint aux treilles de ce mur,
Et pour le plus contraint comme pour le plus sûr,
Et pour le plus pareil à ce pli de la nappe.
Et nul ne passera dans cette certitude,
Pour l'amer souvenir et le regret plus doux,
Et le morne avenir et l'éternel remous
Des vagues de silence et de sollicitude.
Et nul ne franchira le seuil de cette tombe,
Pour un culte éternel encor que périssable,
Et le profond remous de ces vagues de sable
Où le pied du silence à chaque pas retombe,
Qui ne soit incliné vers vos sacrés genoux
Et ne soit sous vos pieds comme un chemin de feuille,
Et ne consente et laisse et ne prétende et veuille,
De l'épaisseur d'un monde être aimé moins que vous.

q

œuvre du domaine public

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :
David Rakowski's
Manfred Klein
Dan Sayers
Justus Erich Walbaum - Khunrath

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/charles_peguy-la_tapisserie_de_-notre-dame/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.